

Eloge de la folie

De l'acte dramatique

Vilém Flusser

Lorsqu'un chevreuil se déplace dans la forêt, il s'agit d'un mouvement de la forêt elle-même (tout comme lorsqu'une feuille bouge dans le vent). La forêt est un système complexe qui bouge (un "écosystème"). Mais lorsqu'un homme se promène dans la forêt, il s'agit d'un mouvement qui pénètre le système, d'un "input" introduit dans la forêt. Par exemple : l'homme arrache une branche qui se trouve en travers de son chemin, il la fait tourner dans sa main, et il s'en sert comme d'un bâton. Il "agit", il est "acteur". Il "produit" le bâton, il l'"utilise". Il détourne un objet de la forêt et il le retourne contre la forêt. Ce geste humain, source de toute culture, cet acte anti-naturel (cet "artifice") vaut qu'on s'y arrête.

Pourquoi l'homme agit-il ? Pour une raison et avec un but. Dans ce cas précis : la raison de l'action réside dans le fait que la branche n'est pas comme elle *doit être*, elle se trouve en travers du chemin, elle pose un "problème" (pour le dire en grec). Et le but, dans ce cas précis, consiste à ouvrir le chemin en transformant la branche en bâton (en artifice). Mais pourquoi l'homme sait-il que la branche n'est pas ce qu'elle *doit être*, et comment elle *doit être* ? Parce qu'il n'habite pas la forêt, mais une région entre la forêt et le monde du *devoir être*, entre le "réel" et la "valeur". Parce qu'il "ex-iste". Voilà pourquoi il fait en sorte que ce qui *est* devienne ce qui *doit être*, et que ce qui *doit être* soit. Il évalue le réel, et il réalise la valeur. Le bâton, avant d'être réalisé, n'est pas, il n'est qu'image (en grec : "idéal"). L'homme agit pour résoudre des problèmes à l'aide d'idéaux. Il s'agit d'un acte dramatique.

En opposant le *devoir être* à l'*être*, l'homme nie ce qui est. En fait : son existence est cette négation. (On dit "esprit", quand on veut transformer cette négation en position). Il y a ceux qui n'aiment pas la négation, qui n'aiment pas l'esprit, qui ne s'aiment pas. Eux, ils préfèrent les branches aux bâtons, la forêt à l'exploitation forestière. Mais une telle négation de la négation (qu'elle soit écologiste, romantique ou mystique) ne parvient pas à transformer l'homme en chevreuil. Cela, il faut le dire. Mais cela dit, il faut avouer que les branches détournées afin d'être transformées en bâtons ne sont pas nécessairement très efficaces pour ouvrir des chemins. Sommes-nous effectivement devenus plus libres après l'acte, après la production de bâtons ? Avons-nous effectivement résolu les problèmes ? L'ours de la caverne, est-il effec-

tivement plus tyrannique (déterminant) que la bombe ?

La réponse est : non. Le bâton peut se mettre en travers de notre chemin plus efficacement encore que la branche : il peut le faire délibérément. On pourrait dire, en défense de la culture, que ce n'est pas la faute du bâton mais de celui qui s'en sert. On pourrait dire que l'acte dramatique (l'"art" et la "technique") veut nous libérer, et qu'il en est empêché par des forces réactionnaires (par exemple par les capitalistes et/ou communistes). Mais ceci n'est pas une très bonne défense de la culture. Car si la culture (le bâton) est bon, comment peut-il être abusé ? Pour qu'un tel abus soit possible, il faut sans doute qu'il y ait une contradiction dans le bâton lui-même, et dans l'acte dramatique qui produit le bâton.

La contradiction est évidente : le bâton, quoiqu'objet détourné, est toujours objet. Nous sommes toujours sujets de l'objet (qu'il soit branche ou bâton). Mais le bâton nous assujettit encore plus que la branche, parce qu'il nous lie avec des liens plus nombreux. L'acteur (le producteur du bâton) est frappé par le bâton avec lequel il frappe, jusqu'à ce que cet aller et retour de frappements établisse un nœud gordien qui ne permet plus qu'on fasse la distinction entre le bâton et son producteur. L'homme devient ainsi dépendant de la culture, déterminé par elle. Ce n'est pas le bâton qui lui ouvre le chemin, c'est lui qui suit le chemin ouvert par le bâton.

Voici comment le nœud gordien se forme. J'arrache une branche. Ceci me permet d'observer comment la branche *est* : je la connais. Je détourne la branche. Ceci me permet d'observer comment elle *doit être* : je l'évalue. Je marche avec la branche devenue bâton. Ceci me permet d'observer comment marchent mes jambes : je me connais. Le bâton, cette troisième jambe, me permet de marcher mieux : je m'altère. Ce qui me permettra de produire dans le futur des bâtons encore plus performants - des cannes - et de marcher encore mieux : je progresse. Ainsi mon acte dramatique est source de connaissance de ce qui *est* (de la science), de ce qui *doit être* (de l'éthique et de l'esthétique), il change le monde et il me change. Mais il établit aussi ma dépendance par rapport au bâton : je ne peux plus me promener sans lui.

L'expérience qu'accompagne une connaissance toujours accrue, des valeurs toujours mieux définies, une connaissance de soi-même toujours plus profonde, est fascinante. Elle m'absorbe. C'est comme si une voix m'appelait provenant de la branche : "Je te défie de me

détourner". Il me faut suivre cette vocation. Je deviens victime de ce vertige de la créativité, lequel me fait oublier la raison pour laquelle je fabrique des bâtons. Je ne veux plus ouvrir des chemins dans la forêt, mais ce que je veux faire maintenant, ce sont des bâtons de plus en plus parfaits, et ainsi devenir un producteur de bâtons de plus en plus accompli. La culture, telle qu'elle nous détermine, est le résultat de cet oubli.

Lorsque je pénètre dans la forêt, je ne le fais pas provenant d'un néant (du royaume des valeurs pures), mais provenant d'une situation historique concrète. Laquelle me programme pour croire que les branches *doivent être* bâtons. Des générations de producteurs de bâtons ont pénétré dans la forêt avant moi, et quand je détourne la branche pour qu'elle devienne bâton, ce sont elles, dans moi, qui le font. Le bâton que je vais produire n'est que le dernier lien d'une chaîne immémoriale, celle de la tradition des bâtons. Tous les producteurs de bâtons, dans cette tradition, sont morts, et tous les bâtons produits ont déperlé. Mais dans mon intime, les premiers vivent et les seconds frappent. Ils sont devenus immortels. Et moi-même le serai, et mon bâton le sera, si seulement je parviens à transmettre mon propre bâton au producteur suivant. Or, si ma production de bâtons me rend immortel, comment ne pas oublier que le but du bâton est d'ouvrir un chemin ? La culture cesse d'être moyen et elle devient but en soi.

Le nœud gordien qui nous lie à la culture a beau avoir été analysé mille fois sous tous les angles possibles : nous restons assujettis. L'acte dramatique reste tragique. Et pourtant, tout d'un coup, sous nos yeux, il devient comique. Sous nos yeux incrédules, un coup coupe le nœud. Nous voici, grâce à ce coup de grâce, délivrés des objets. Nous voici délivrés de la damnation d'être sujets. Nous voici au-delà de la culture. Finie la tragédie humaine : la comédie commence. Le coup dont nous sommes les témoins, les acteurs et les auteurs porte deux noms : "Automation", et "Information sans support".

Et voici comment l'acte dramatique devenu comique procédera dans le futur. Je n'arracherai plus des branches pour les détourner en bâtons : ce sera un robot qui le fera à ma place. J'aurai à programmer le robot pour qu'il le fasse. Et je le programmerai en synthétisant l'image d'un bâton sur l'écran de mon ordinateur, et en alimentant le robot avec cette image. Je n'aurai plus à faire avec ce qui *est* (la branche) : le robot sait le faire mieux que moi. Je n'aurai plus à faire qu'avec ce qui *doit être* (le bâton idéal). Je n'aurai plus à faire face aux problèmes avec leur inertie perfide : le robot sait les résoudre mieux que moi. Je me concentrerai sur la manipulation de modèles (ce nouveau nom de l'"idéal"). Les modèles que j'élabore seront réalisés automatiquement. N'est-ce pas cela la liberté totale, absolue ? Oui, et c'est comique.

Parce que se pose la question : dans quel but le robot va-t-il produire des bâtons ? Pour ouvrir des chemins dans une forêt à l'intérieur de laquelle je ne pénètre plus, et à l'intérieur de laquelle seul le robot pénètre ? Mon acte dramatique, lequel se réduit maintenant à la manipulation de modèles, a-t-il pour but d'ouvrir des chemins pour le robot ? A quoi sert la liberté ? Cette question s'impose pour la première fois dans l'histoire jusqu'ici

tragique. Et cette question - jusqu'ici elle a été recouverte par cette autre question : comment se libérer ? - transformera l'histoire en comédie.

Bien sûr : à cette question il y a une réponse évidente. Je synthétise l'image d'un bâton par pur plaisir de l'image. *Ars gratia artis*. L'acte dramatique enfin devenu théâtre pur, pur spectacle. Mais cette réponse évidente n'est pas la bonne. L'art pour l'art n'est pas seulement une tautologie, c'est une bêtise. Parce que le bâton est le *devoir-être* de la branche, et sans la branche il n'est pas bâton. Le bâton montre la branche du doigt, et quand on lui coupe son doigt (quand on imagine des bâtons purs), il est strictement *rien*. La liberté sans problèmes est strictement *rien*. L'acte gratuit n'est pas un acte.

Il y a une réponse différente à la question *à quoi sert la liberté ?*. Je synthétise l'image du bâton pour donner à la branche son sens. Quand je suis libéré des branches, je ne m'occupe plus de changer le monde, mais de lui donner un sens. "Sinnggebung". Et ainsi de donner un sens à ma vie. Le théâtre duquel l'acte dramatique devenu libre fait partie est un spectacle sans support dont le propos est de donner un sens aux actes des acteurs et aux passions des spectateurs. Cette réponse n'est pas bête : elle est tragi-comique. Pour la raison suivante.

Nos fils, qui sont déjà assis devant leurs moniteurs pour synthétiser des images de bâtons et pour ainsi donner un sens à leur vie, ne sont pas seuls au monde. Il en est d'autres qui ne se posent pas la question *à quoi sert la liberté ?*. Ils ne se la posent pas parce qu'ils sont opprimés par la faim, la maladie et la tyrannie, et de là par les idéologies les plus fantastiques. Mais ils savent comment détourner des branches en bâtons. Surtout quand ils voient les images des bâtons de plus en plus parfaits dans nos moniteurs. Ils vont utiliser les bâtons pour changer le monde, c'est-à-dire pour casser nos moniteurs (et nos têtes). Parce-que, de leur point de vue, la question *à quoi sert la liberté ?* est d'un cynisme insupportable. C'est pourquoi la réponse "donner un sens" est tragi-comique : elle est suicidaire.

On aura remarqué que le terme "aliénation" n'a pas été utilisé dans ces réflexions. Par pudeur. Il n'est plus possible de l'éviter. L'acte dramatique de casser des branches et de les détourner en bâtons a été une méthode pour dépasser l'aliénation de l'homme dans son rapport à la forêt. Un acte tragique, parce que l'aliénation n'est pas dépassable. Avec le coup de l'"Automation" et de l'"Information sans support", l'acte a cessé de constituer une thérapie désaliénante. Avec ce coup l'homme assume son aliénation en tant que dignité spécifiquement humaine. Il ne veut plus redevenir chevreuil. Or, l'humanité assujettie constate cette aliénation totale, non pas en tant que symptôme de dignité, mais de décadence. Elle a raison, de son point de vue à elle. Elle voit, mieux que nous, que liberté absolue est synonyme d'aliénation totale. Et c'est cela notre tragi-comédie : savoir que la liberté totale est maintenant faisable, mais qu'elle ne se fera pas. Qu'elle est une folie. Cet article se veut éloge de la folie.

Vilém Flusser